

Europe, et c'était sous leur nom que s'en faisait la vente au port de Lorient.

On ne blâmera pas ces navigateurs d'avoir pris des chargemens pour une nation rivale. Ils y trouvaient leur avantage, et le fisc y trouvait le sien. Cependant il paraîtra toujours bien étrange que les Français se soient contentés d'être simples voituriers dans un pays où il leur était permis d'être acheteurs. A la vérité le consommateur n'aurait pas obtenu à plus bas prix ce qu'exigeaient ses besoins ou ses fantaisies; mais le bénéfice qu'aurait fait le marchand serait resté dans le royaume, et n'aurait pas passé au peuple, dont on regardait comme important de ne pas augmenter les propriétés. Une chose plus inconcevable encore, c'est que le commerce de la plus puissante des monarchies n'ait pas pu ou n'ait pas voulu fournir la faible somme qu'il aurait fallu pour payer les marchandises de l'Inde qui, à cette époque, y étaient portées. Ce capital n'aurait pas annuellement passé dix à onze millions de livres. On en va voir la preuve.

Depuis 1771 jusqu'en 1778 inclusivement, c'est-à-dire dans l'espace de huit années, les marchandises des Indes portées en France y furent vendues 86,081,219 liv. Celles de la Chine y furent vendues 56,046,751 liv. Celles des îles de France et de Bourbon y furent vendues 7,001,9751. La réunion de ces sommes forma un total de 149,129,946 liv. qui, divisé en huit, porta les

ventes annuelles, à 18,641,241 liv. Les objets arrivés des Indes et de la Chine, qui devaient cinq pour cent de leur valeur au gouvernement, leur payèrent annuellement 888,299 liv. 15 s. Ceux qui venaient des îles de France et de Bourbon ne devaient que trois pour cent, et ne rendirent que 43,762 liv. 7 s. Le produit total du droit d'indult ne fut donc, année commune, que de 932,062 liv. 2 s.

Tel était l'état des choses lorsque la guerre qui, en 1778, s'alluma entre les deux cours de Londres et de Versailles, dont l'une voulait retenir dans sa dépendance l'Amérique septentrionale, et l'autre l'aider à secouer le joug, embrasa l'Asie, ainsi que le reste du globe. Comme les comptoirs français y étaient généralement ouverts, ils se soumirent sans résistance dès le mois de juillet. Au commencement du mois suivant, Pondichéry fut investi par terre, et bientôt bloqué par mer, parce qu'après une canonnade de quelques heures, Tronjolly, soit ignorance, soit lâcheté, abandonna pour toujours la côte à Vernon, plus faible que lui. La place, quoique mal attaquée par Monro, quoique défendue avec beaucoup d'intelligence, d'activité et de courage par Bellecombe, fut forcée de se rendre le 17 octobre.

Long-temps avant cet événement, quelques aventuriers français, sans mission ou avec une mission obscure, avaient travaillé sourdement à

xxix.
Guerre entre la France et l'Angleterre, de 1778 à 1783.

augmenter le mécontentement qui , dans l'Indostan , était général contre l'Angleterre. Leurs démarches prirent un autre caractère lorsqu'ils purent avouer hautement leur haine. Ils réussirent aussi parfaitement qu'ils pouvaient le désirer dans les cours de Pounah et de Maïssour , les plus grandes puissances de ces contrées , et qui déjà combattaient les troupes britanniques. L'une et l'autre offrirent même de l'argent et des subsistances , si l'on consentait à leur fournir des moyens qui leur manquaient pour porter à l'ennemi commun des coups décisifs. C'était à l'Île-de-France qu'était le fil de ces intrigues. Les hommes bornés qui le tenaient pensèrent d'abord que , sans inconvénient , ils pourraient partager entre deux nations toujours rivales , et le plus ordinairement en guerre , les forces qu'ils avaient sous leurs mains ou qu'ils attendaient d'Europe. Désabusés de cette chimère , ils ne surent plus à quel allié donner la préférence , et ce ne fut qu'après de longues irrésolutions qu'ils se décidèrent pour Haïder.

Six vaisseaux de ligne furent aussitôt expédiés de l'Île-de-France pour la côte de Coromandel. Dorves , qui les commandait , mouilla le 28 janvier 1781 devant Pondichéry. Il s'attendait à y entrer sans opposition. On ne lui avait pas laissé ignorer que , depuis que la garnison anglaise avait quitté la place , tout y avait été disposé non-seulement pour le recevoir , mais encore pour lui

fournir les secours dont il pourrait avoir besoin. Malheureusement pour la cause qu'il défendait , Coote , qui venait de prendre le commandement de l'armée britannique , avait découvert la trahison et puni les traîtres. L'habile général fit plus. Quoique privé des forces maritimes de sa nation , alors très-utilement employées dans le Malabar , il empêcha les Français de débarquer à aucune plage , et les renvoya dans la rade d'où ils étaient sortis , sans qu'ils eussent pu même renouveler leurs vivres.

L'escadre était à peine rentrée dans le port Louis , qu'elle fut renforcée par cinq vaisseaux , qui , conduits par Suffren , avaient , contre les principes généralement reçus , attaqué les Anglais aux îles portugaises du Cap-Vert , dans la baie neutre de la Praya. Quelques-uns avaient beaucoup souffert dans un combat que la saine morale réprouvera toujours. On les mit en état ; et , avec ceux qu'ils étaient venus joindre , ils tournèrent à la fin de décembre leurs voiles vers la côte de Coromandel.

L'armement était composé de onze vaisseaux de ligne , trois frégates , trois corvettes , deux flûtes , six transports , et un brûlot. Ces bâtimens portaient pour la guerre de terre soixante gros canons , beaucoup de munitions , et près de trois mille hommes aux ordres de Duchemin. La mort du timide Dorves , arrivée dans la traversée , fit passer le commandement à l'entreprenant Suffren ,

qui arriva à sa destination avec toutes les forces parties de l'Île-de-France et avec un vaisseau de guerre et cinq navires marchands anglais qu'il avait pris.

Edward Hughes revenait alors de Ceylan, où il avait enlevé aux Hollandais, Trinquemalé, le meilleur port de l'Inde. Averti à Madras qu'il paraissait dans ces parages une flotte française très-redoutable, il fit ses dispositions pour lui résister, quoiqu'il n'eût que neuf vaisseaux qui tenaient la mer depuis long-temps, et dont les équipages étaient fort affaiblis. Il n'avait eu que six jours pour se préparer, lorsque, le 14 février 1782, l'amiral français parut à la vue de la place, résolu d'attaquer les Anglais dans la rade même; mais, les voyant embossés, il se désista de son projet, et vers le soir se porta au sud. Hughes le suivit à petites voiles toute la nuit, et fit courir le lendemain matin sur les transports qu'il vit éloignés de la force qui devait les protéger. On lui en amena six, dont le plus grand, de treize cents tonneaux, était chargé d'un gros train d'artillerie, de beaucoup de poudre, d'un nombre considérable d'officiers et de trois cent soixante soldats. Tout le convoi aurait eu le même sort, si Suffren ne fût promptement venu à son secours. Le jour suivant s'engagea un combat dont un violent orage abrégé impérieusement la durée. Après l'action, les Anglais allèrent se réparer à Trinquemalé, et les Français débarquer à Porto-Novo

celles de leurs troupes qui devaient agir dans le continent.

Vers le milieu de mars, Hughes fut averti par deux vaisseaux de soixante-quatorze canons qui le joignirent que des secours en hommes, en munitions qui lui arrivaient d'Europe n'étaient pas éloignés. Il alla au-devant d'eux pour empêcher qu'ils ne fussent interceptés, et Suffren se mit également en mer pour tâcher de s'en emparer. Ce fut, le 12 avril, l'occasion d'un des plus opiniâtres combats dont le souvenir se soit conservé. On se battit à la portée du pistolet; on chercha à s'aborder; on était animé d'une fureur égale, et l'on ne se quitta que lorsqu'il ne fut plus possible de manœuvrer. Les deux escadres allèrent se réparer dans l'île de Ceylan, l'une à Trinquemalé, et l'autre à Battécalo.

Les deux amiraux ne furent pas plus tôt en état de remettre à la voile, qu'un égal empressement de se mesurer encore les déterminâ à se chercher. Leur passion fut satisfaite le 6 juillet dans les parages de Négapatnam. Les chefs et ceux qui étaient à leurs ordres, tout paraissait déterminé à vaincre ou à mourir. Beaucoup de ces hommes intrépides eurent la gloire de verser leur sang pour leur patrie; mais, après de vains efforts pour décider la victoire, il fallut aller chercher les moyens de se présenter de nouveau sur le champ de bataille, les uns à Madras et les autres à Goudelour.

Comme les vaisseaux français avaient moins

souffert que les vaisseaux anglais, Suffren fut plus tôt en état que son rival de prendre mer, et profita très-sagement de cette heureuse circonstance pour aller attaquer Trinquemalé, qui se rendit le 2 septembre. Hughes arriva le lendemain, et engagea une action dans laquelle il manœuvra supérieurement; mais toute son habileté ne lui rendit pas l'importante possession qui venait de lui être enlevée.

Après quatre batailles, toutes très-disputées, toutes très-meurtrières, livrées en moins de six mois, l'amiral anglais, privé au Coromandel du seul port qui y avait été à sa disposition, prit la route de Bombay, où il devait trouver une rade excellente, de puissans renforts, des munitions de guerre, des subsistances, les mâtures et les agrès qui manquaient à ses vaisseaux, le repos dont lui et ses équipages avaient un besoin pressant. Ce départ donna à l'amiral français, resté maître de Trinquemalé, la souveraineté des mers qui baignent le Coromandel. Il en inquiéta les côtes; il s'empara des bâtimens de commerce qui se permettaient de naviguer, et il finit par se rendre à Sumatra, où il trouva dans le royaume d'Achem les secours que Ceylan avait été dans l'impossibilité de lui fournir.

Pendant que les forces maritimes des deux nations sont dans une sorte d'inaction forcée, portons nos regards sur leurs forces de terre.

Il est connu qu'Haïder-Aly-Khan, fondateur

d'un vaste et brillant empire, vit son ambition opiniâtrément contrariée par les Anglais. Leur mauvaise conduite lui présenta une occasion favorable de leur rendre le mal qu'il en avait reçu, et elle fut saisie avec ardeur. A la tête de ses innombrables légions il fondit sur leurs provinces, détruisit cent lieues de pays, en massacra ou enleva les habitans, et s'y empara de la plupart des places. Ces succès, obtenus sans opposition, étendirent ses idées. Un plan de conquête succéda à l'esprit de vengeance. Ce prince, si long-temps heureux, conçut l'espoir de chasser ses ennemis, d'étendre son domaine jusqu'à la côte de Coromandel, et de s'approprier les trésors qui y arrivaient de toutes parts. Mais, pour l'exécution de ce grand projet, il fallait devenir le maître de Trichenapaly, de Tanjaour, de Madras, trois forteresses qui ne pouvaient céder qu'aux ingénieurs, aux soldats, à l'artillerie de l'Europe. Haïder jeta les yeux sur la France. Il ne doutait pas que cette nation ne fût très-satisfaite de la ruine d'un peuple qui l'avait si souvent humiliée, d'occuper plusieurs établissemens sur le rivage de la mer, et de jouir de grandes prérogatives pour son commerce. Son erreur ne dura pas long-temps.

A leur arrivée, ou même avant leur arrivée, ces imprudens auxiliaires manifestèrent l'intention qu'ils avaient d'acquérir de grandes possessions territoriales. Cette prétention les rendit suspects.

à Haïder , qui n'avait pas voulu se débarrasser des Anglais pour voir les Français occuper leur place. Aussi , après les avoir fait joindre à Porto-Novo par cinq mille hommes de ses troupes pour attaquer Goudelour , qui capitula le 3 avril 1782 , les négligea-t-il entièrement. Il ne voulut ni les aider à exécuter quelque entreprise particulière , ni s'en laisser suivre pour aller combattre avec lui l'armée britannique. S'il eût toujours une considération marquée pour Suffren , c'est que les forces navales aux ordres de cet amiral lui étaient utiles , sans pouvoir jamais contrarier son système.

Telle était la situation des sujets de la cour de Versailles lorsque Haïder termina sa brillante carrière. A peine avait-il les yeux fermés , que Tippou-Saïb , son fils , se vit réduit à porter presque tous ses moyens de guerre au Malabar , où des troupes britanniques parties de Bombay s'étaient rapidement emparées d'une des plus belles parties de la riche succession qu'il venait de recueillir. Alors il n'y eut proprement des hostilités au Coromandel qu'entre les Anglais et les Français. Ces derniers furent joints , au mois de janvier 1783 , par deux mille six cents hommes , conduits par Bussy , qui autrefois avait joué un rôle si éclatant dans ces contrées. Ou le nouveau général n'avait jamais su son métier , ou il l'avait oublié. Tout se réduisit de sa part à rester dans Goudelour , couvert par les murs de la place et par des lignes élevées à quelque distance. Il y fut attaqué

le 13 juin par Stuart qui avait succédé à Coote sans le remplacer. L'assaillant s'empara de quelques redoutes , de quelques canons , mais ne put pousser plus loin ses avantages.

Le lendemain de cette action sanglante , Suffren arriva sur la côte , et y trouva Hughes. On manœuvra de part et d'autre le 18 et le 19 pour se procurer l'avantage du vent , qui enfin resta aux Français. Le combat s'engagea le 20. Jusqu'alors les Anglais s'étaient battus , la première fois , avec neuf vaisseaux contre douze , et en avaient eu constamment un ou deux de moins que leurs ennemis. Malgré cette disparité de forces , les succès avaient toujours été balancés. Ici , ils opposent dix-sept voiles à quinze , et cependant sont si maltraités , qu'il leur faut quitter le champ de bataille pour aller se réparer à Madras. Tâchons de démêler la cause de cet événement.

Suffren , au-dessus de tous les éloges pour son activité et pour son courage , était d'un caractère fier et inflexible. On l'avait vu blâmer hautement ces petits ménagemens que dans son corps les chefs avaient trop souvent pour leurs inférieurs , et il dédaigna de suivre un exemple qui à la longue détruit toute subordination. Il donnait ses ordres avec précision , et exigeait qu'ils fussent ponctuellement exécutés. Cette sévérité blessa ses officiers , et plusieurs ne remplirent pas leur devoir avec le zèle que demandait le bien du service. Cette indifférence pour la gloire de leur patrie se

manifesta spécialement dans les parages de Trinquemale : aussi , après le combat qui s'y était donné, démonta-t-il six capitaines de son escadre, et les renvoya-t-il en Europe. Ceux qui n'avaient pas subi cette humiliation , ceux qui avaient remplacé les proscrits, virent bien qu'il fallait vaincre ou mourir. Tous montrèrent une volonté , une valeur égales à celles de leur amiral , et la fortune couronna leurs généreux efforts.

Trois jours après l'action , Suffren , bien assuré que de quelque temps Hughes ne lui disputerait l'empire de la mer , donna la plus grande partie de ses soldats et de ses équipages à Bussy , pour l'aider à tenter le 25 une attaque nocturne contre les retranchemens de l'armée anglaise. La surprise réussit d'abord , mais les choses changèrent bientôt de face. Les Français furent repoussés , laissant après eux un trop grand nombre de morts , et cent cinquante prisonniers. On apprit , le 30 , que les deux nations avaient fait la paix , et cette heureuse nouvelle mit fin aux hostilités.

xxx.
Le privilège
est rendu à la
compagnie
en 1784.

Le traité qui , aux Indes , laissait les Français dans l'état d'humiliation où ils étaient avant la rupture , permit de reprendre les expéditions interrompues par la guerre. Le commerce continua d'être libre , mais ne le fut que jusqu'au 14 avril 1784. A cette époque le gouvernement , qui avait recommencé à juger le monopole nécessaire , réussit à former une compagnie , qu'il substitua à celle dont , en 1769 , le privilège n'avait été que

suspendu. Pour trouver des associés , il fut même obligé de les décharger des frais de souveraineté qui avaient ruiné leurs prédécesseurs , et de leur remettre l'indult de cinq pour cent que les marchands particuliers avaient dû payer pour toutes les productions venues des mers orientales. Les deux conditions étaient raisonnables. De simples citoyens ne pouvaient pas s'engager à défendre des établissemens ouverts et d'une possession précaire contre la puissance exorbitante de la Grande-Bretagne. L'état des choses leur présentait de si grandes difficultés pour leurs achats , que jamais ils n'auraient vaincu la concurrence du contrebandier anglais , s'il leur eût fallu porter au fisc une redevance.

Le capital de la nouvelle société ne fut d'abord que de vingt millions , partagés en actions de mille livres. Ce fonds fut jugé insuffisant et bientôt doublé. Une augmentation était encore nécessaire. Dans l'opinion des meilleurs observateurs , les besoins qu'avait le royaume des productions de l'Asie s'élevaient annuellement à soixante millions depuis que la consommation des toiles y avait plus que triplé ; et ils ne pensaient pas que quarante millions pussent suffire à un si grand approvisionnement. Nous n'entrerons pas dans cette discussion ; nous nous bornerons à dire que les cargaisons arrivées des Indes en France en 1788 , dont les unes avaient pour maîtres les particuliers qui avaient eu la liberté d'expédier quel-